

1

Le ciel était gris et menaçant en cette matinée printanière. Le vent soufflait, gémissait, pénétrait dans les ruelles et les jardins, soulevant une à une les enseignes des commerçants qui oscillaient et retombaient en grinçant. Il hurlait dans le port, s'engouffrait dans les cheminées des boucanes, renversait les étals des marchands. Les rares passants hâtaient le pas pour regagner leur demeure et s'abriter avant l'arrivée de l'averse tandis que, sur les rivages normands, les vagues déferlaient avec une puissance inouïe et se projetaient violemment contre les falaises. L'inévitable pluie se mit à tomber, une pluie glaciale qui fouettait le visage et vous pénétrait de froid.

Déformée par la forte houle, la mer furieuse ne laissait entrer aucun bateau dans le chenal. C'est le douloureux constat qu'avait fait le capitaine du *Serena*. Son trois-mâts avait tournoyé sur lui-même, en direction du cap Fagnet, l'entraînant inexorablement vers les rochers où il s'était abîmé. À bord, les quatre équipiers n'en menaient pas large, se

cramponnant au grand mât alors que le bâtiment commençait à s'incliner dangereusement. La coque gémissait à chaque nouvelle vague, les malmenant encore davantage.

À terre, un homme donna l'alerte en agitant la cloche au bout de la jetée, cloche qui retentit sur le port et dont le son amplifié par l'écho des falaises se répandit jusqu'aux hauteurs de la ville. Aussitôt, un premier sauveteur accourut. Il s'agissait de Quito, ouvrier sur le chantier naval. Ce n'était pas la première opération qu'il exécutait de la sorte, loin de là. Depuis le début de cette année 1909, il en avait réalisé trois. Au vu de la situation inconfortable du voilier, il détala en direction du bâtiment du port alors qu'un homme se précipitait pour le seconder. Les deux sauveteurs hissèrent le lance-amarre sur un brancard pour l'amener sur place. Des badauds s'attroupaient déjà, avides de ce spectacle.

À l'aide du canon, Quito tenta à plusieurs reprises d'atteindre le navire. Une ligne parvint à bord ; un des équipiers la réceptionna et l'accrocha sur le mât avec difficulté, tant la houle était puissante. Le jeune sauveteur se saisit sans hésitation du câble et franchit avec les pieds et les mains la distance qui le séparait du bateau au-dessus de la mer déchaînée. Il réussit à installer le va-et-vient et à secourir les quatre hommes à l'aide des bouées. Quito s'élança le dernier au-dessus des vagues, recueillant l'ovation des spectateurs sur la grève. Derrière eux, un grand chien noir sautillait, semblant prendre part à la liesse générale.

Les matelots étaient restés près d'une heure, penchés au-dessus des flots, fouettés par les vents furieux et trempés par la pluie battante qui leur avait brûlé le visage. Devancés par Quito, ils durent se frayer un chemin à travers la foule des badauds. Lorsqu'ils parvinrent à sa hauteur, l'animal frétille d'impatience, tournoyant sur lui-même. L'un des matelots, très jeune, le reconnut et le caressa. Puis il suivit ses compagnons jusqu'au bâtiment du port où, grâce à la solidarité des gens de mer, ils furent accueillis, séchés, parés de vêtements chauds et réconfortés.

Il était près de deux heures lorsque Quito franchit la porte d'un bar, sur le quai, en compagnie du jeune homme, habillé d'une vareuse et d'un pantalon un peu large pour lui, le chien collé à ses semelles. L'établissement était vide. Les clients, des ouvriers pour la plupart, avaient repris leurs fonctions. Le patron du café, Lecor, lui lança :

—Alors, Quito, tu as donné du service, à ce que j'ai pu entendre ?

—Oui. D'ailleurs, je te ramène un des rescapés, Jules, fit-il en se tournant vers le nouveau venu, c'est bien ça ?

Ce dernier, le visage rougi, encore secoué par les événements, hocha la tête en guise de réponse.

—Je ne peux pas rester, le travail m'appelle, reprit Quito, sers-lui donc à manger et un remontant, et mets ça sur mon compte.

—Merci, fit Jules, mais je vous dois déjà tellement.

—Ne t'inquiète pas. Si tu veux me voir, je suis sur le chantier en face, chez Chantelot, le long du quai de la Vicomté. N'hésite pas, ça me fera plaisir.

Puis, il se hâta pour rejoindre son poste.

—Ah, ce Quito ! Tout le monde l'apprécie. Toujours prêt à rendre service. Des gars comme ça, on n'en fait plus ! Installez-vous donc.

Le patron désigna une des tables qu'il débarrassa et disparut à l'arrière du bar, dans une pièce qu'on devinait être la cuisine. Il revint aussitôt, un torchon sur le bras, avec une assiette et des couverts.

—Il est à vous ce chien ? Cela fait plusieurs semaines qu'il traîne par ici. Ces derniers jours, il ne quittait pas le port, une voisine, madame Guerland, lui a même porté de la soupe.

—Non. Je l'ai rencontré avant de prendre la mer avec l'équipage.

—C'est un newfie. Ils sont quelques-uns à avoir élu domicile dans la région. Les pêcheurs les ramènent de Terre-Neuve et les donnent à leur famille. On dirait qu'il vous a adopté. Les animaux sentent bien si vous les aimez ou pas. J'ai eu un berger autrefois. Sa disparition m'a tellement chagriné que je n'en ai jamais repris d'autre. Aimez-vous le poisson ?

—Oui.

—J'ai de la sole à la fécampoise, vous m'en direz des nouvelles et on va bien trouver quelques restes pour le chien.

Lorsque le plat fut servi, Jules huma le délicieux fumet de crème et de vin blanc, admira les géné-

reux filets nappés de sauce dans laquelle se fondaient moules, carottes et crevettes, et les pommes de terre qui l'accompagnaient. Il les dévora à pleines bouchées sous l'œil satisfait du taulier.

—Vous, au moins, vous faites honneur.

—Ça fait du bien de se restaurer. D'autant qu'avec le tangage du navire, je n'ai rien pu garder dans le gosier.

—Vous pourrez dire une prière à Notre-Dame du Salut. Certains ne s'en tirent pas aussi bien. C'est la mer qui décide. D'où rentriez-vous avec ce navire ?

—De Cherbourg. J'ai été embauché sur une petite mission, embarquer des tonneaux pour la maison Charles Limare. L'aller s'est bien passé, mais, au retour, la mer s'est mise à enfler, le bateau a peiné à sortir des creux de vague et alors que nous étions soulagés d'apercevoir le phare, le capitaine a tenté à maintes reprises de l'orienter vers le chenal. En vain. L'écueil était inévitable. Si près du port, c'est un comble. Avec l'endommagement du navire, je ne vais pas être payé, c'est certain. Drôle de mission.

—À l'èbe ou à flot ?

—...

—À marée montante ?

—Euh, répondit Jules, à marée montante, je crois.

—Allez, fit Lecor, je vous sers un verre de fil, oui ?

Le patron emplit deux demoiselles et trinqua avec lui.

—Vous ne connaissiez pas quelqu'un qui recrute de la main-d'œuvre ?

—Ça dépend, vous êtes dans quelle partie ?

—Le bois. Je suis menuisier. Je travaille sur les charpentes de maison, la rénovation, la pose et la sculpture de poutre, ce genre de choses.

—Il y a bien quelques villas bourgeoises à Fécamp. Il faudrait vous renseigner sur place. Sinon, avec le nombre de bateaux qui partent chaque année pour Terre-Neuve, l'entretien, la réparation et la construction de voiliers, on embauche plutôt sur les chantiers navals.

Le jeune homme but à petites lampées mais le verre lui glissa fâcheusement des doigts lorsqu'il voulut le reposer sur la table.

—J'ai les mains de beurre, s'excusa-t-il.

—Cela fait longtemps que je n'ai pas entendu cette expression.

—Je la tiens de mes grands-parents en pays de Bray. J'ai quitté mon village pour découvrir votre ville et peut-être m'y installer. Ma grand-mère Célestine m'a donné l'adresse d'une cousine qui, semble-t-il, n'y habite plus. Eulalie Persan, ça ne vous dit rien ?

—Eh bien, jeune homme, on peut dire que vous tombez bien. Eulalie et Charles Persan sont justement mes voisins, depuis, disons... une dizaine d'années. Ils travaillent tous les deux à la Bénédictine. Nous résidons à deux rues en dessous de la distillerie, ce n'est pas très loin d'ici. Tenez, je vous note l'adresse. Passez plutôt par la plage et par le bassin Bérigny, vous n'aurez plus qu'à monter, c'est juste au-dessus.

Jules se leva.

—Merci à vous et à Tito. Je vous payerai ma dette dès que j'aurai un peu d'argent.

—Quito, vous voulez dire. Ne vous inquiétez pas de ça. Il rénove de temps à autre ma caïque, ma barque si vous préférez, alors nous avons nos arrangements.

Jules monta la pente qui l'amenait dans la rue des Prés. Serein, il ne l'était pas. Demander l'asile à Eulalie, lui, un Desmoulins, le rendait honteux et confus. Comment pouvait-il se présenter à elle et, surtout, comment l'accueilleraient ces cousins qu'il n'avait jamais rencontrés ? Il tenta de se rassurer en se remémorant les paroles de Célestine. « Eulalie est une belle personne. Lorsqu'elle a su que tu voulais venir à Fécamp, elle s'est tout naturellement proposé de t'héberger. » Au fil de ses pas, l'angoisse s'intensifiait, accélérant les battements de son cœur. C'est ainsi qu'il parvint à l'adresse indiquée, les joues rouges et à bout de souffle. Les Persan habitaient une maison mitoyenne, blanche et toute simple avec deux étages. Jules caressa le chien puis inspira profondément avant de faire tinter le carillon.

C'est Eulalie qui l'accueillit, une grande et belle femme vêtue d'un tailleur bleu assorti à son regard. Le temps ne semblait pas avoir eu d'ascendant sur elle. La quinquagénaire arborait une figure aux joues lisses et aux pommettes saillantes. Seuls de discrets sillons apparaissaient sur le côté de ses yeux lorsqu'elle souriait. De magnifiques yeux d'un bleu intense qui exprimaient la bonté. Un chignon retenait ses cheveux, laissant échapper quelques boucles

autour de son visage, boucles qui n'avaient pas pris les couleurs de l'hiver et affichaient un insolent châtain foncé. Il n'eut pas besoin de se présenter. Elle le toisa puis, après un court instant de perplexité, s'écria :

—Jules ! Comme tu ressembles à Célestine, tu as les mêmes yeux. Mais à qui est ce chien ?

—Il me suit depuis quelque temps déjà.

Elle le fit entrer et referma la porte derrière lui en avisant l'animal avec une grimace de dégoût. On pénétrait dans la maison par un long corridor qui laissait entrevoir un escalier à son extrémité. Toutes les pièces se situaient sur la partie droite du couloir. Elle le guida vers la salle à manger dans laquelle trônait un vaisselier surmonté d'assiettes décoratives et l'invita à s'asseoir, tandis qu'elle s'en allait vers la cuisine lui chercher un rafraîchissement. Une odeur de soupe de légumes s'en échappait, flattant les narines. Il but le breuvage qu'elle lui présentait, un sirop de pomme, arrosé d'eau, en détaillant le buffet, du chêne assurément. Les assiettes, disposées par couleurs, formaient un camaïeu de bleus sur l'étage supérieur. En bas, l'une d'entre elles affichait sur son pourtour « Société nationale des sauveteurs en mer ». Eulalie suivit son regard et lui expliqua qu'elle assistait chaque année à la vente de charité organisée à leur profit.

La maison était impeccablement tenue. Jules se sentit intimidé et un peu gauche, mais le sourire et la voix enjouée de sa cousine eurent tôt fait de le mettre à l'aise. Elle lui posa des dizaines de questions. Avait-il bien voyagé ? Qu'avait-il pensé en découvrant la

ville ? En apprenant qu'il était arrivé depuis plusieurs jours, elle s'épouvanta :

— Mon pauvre enfant ! Si j'avais su ! Et où donc as-tu dormi ?

— J'ai pris une chambre d'hôtel et j'ai pu trouver un petit travail sur un bateau.

Jules mentait, omettant volontairement de lui conter l'incident du matin et sa première nuit de misère. N'ayant trouvé refuge, il avait couché entre deux cabanes de plage, devant le casino, sans se poser de questions, comme un prolongement naturel des années de conscription qu'il venait d'effectuer. Cependant, aux premières lueurs du jour, une mauvaise surprise l'attendait ; son argent avait disparu de son bagage. L'avait-il égaré dans le train ou le lui avait-on volé sans qu'il s'en aperçoive ? Toujours est-il qu'il s'était retrouvé à la rue et sans le sou. Un va-nu-pieds sans les ressources suffisantes pour parcourir le chemin inverse et rentrer chez lui. Quel drôle d'aventurier il incarnait !

Le front penché, le visage entre ses paumes, il avait maudit l'imprudence dont il avait fait preuve et s'était inquiété de son sort. Qu'allait-il devenir, sans argent ? Au plus profond de son désespoir, il avait senti sur ses doigts un souffle chaud. Surpris, il avait levé le regard et vu un chien tout noir à l'imposante silhouette. Une large tête pourvue d'un épais museau, des oreilles triangulaires et pendantes aux bouts arrondis et deux yeux sombres bien écartés qui l'observaient. L'animal avait émis un petit gémissement en inclinant

la tête d'une manière comique. Jules avait caressé la fourrure longue et soyeuse, en souriant, y avait enfoncé ses doigts et pris entre ses mains le museau affectueux. La queue touffue avait balayé l'air dans un geste de satisfaction.

—Toi, non plus, tu n'as pas d'endroit où aller ?

Le chien ne l'avait pas quitté de la journée et lui avait porté chance sur le port. Un des hommes manquait à l'appel pour la mission du lendemain. Jules avait accepté tout de suite de le remplacer. Le capitaine, de surcroît, l'avait autorisé à dormir sur le bateau et lui avait donné des biscuits de mer qui lui avaient permis, pour quelques heures au moins, de tromper sa faim. Au petit matin, l'équipage avait embarqué pour Cherbourg. Il s'était vite familiarisé avec les manœuvres du voilier, avait pris goût à l'aventure. La compagnie des matelots lui paraissait agréable jusqu'à ce malheureux échouage.

Eulalie proposa de lui faire visiter la maison. En prolongement de la salle à manger, le long de la rue, se trouvait un salon. Comme une invitation à la détente, le tapis oriental, de forme ovale, recevait une banquette et des fauteuils de velours bleu nuit dont les pieds étaient dissimulés sous de longues franges qui descendaient jusqu'au sol. Une console était disposée devant les sièges tandis qu'au coin de la pièce, côté rue, trônait un poêle de modestes dimensions. Contre l'une des cloisons, une maie accueillait un rouet et la statuette en terre cuite d'un marin. L'homme vêtu d'une veste et d'un chapeau

de pêcheur portait des sabots. L'une de ses jambes, pliée, soutenait un bambin, son pied reposant sur un panier retourné. Un autre enfant plus âgé se tenait à ses côtés. En face, sur le mur contigu à la salle de séjour, un tableau illustrait une scène de mariage en pays de Caux. On y voyait les époux à la sortie d'une église, entourés de leurs invités.

Elle le laissa contempler l'œuvre, s'excusant de s'absenter dans la pièce voisine, afin de disposer le couvert pour ses hommes qui allaient bientôt rentrer. Il la rejoignit à côté de la cuisinière à charbon qui réchauffait la soupe. Elle extirpait des assiettes d'un buffet bas contenant marmites et vaisselle tandis qu'était suspendue au-dessus d'elle toute une série de poêles et de casseroles en cuivre. Il regarda au-dehors par la fenêtre qui donnait sur la cour. On pouvait y apercevoir deux bâtiments. L'un comportait les réserves d'eau, de charbon et de bois, et le plus petit abritait, ainsi qu'il l'avait deviné, les indispensables tinettes. Des fils à linge étaient repliés de part et d'autre de la clôture. Un carré de jardin contenait des herbes aromatiques le long du mur mitoyen, qu'une plante grimpante recouvrait dans sa quasi-globalité. Eulalie la nomma « clématite ». Jules proposa ses services pour mettre la table, initiative qu'Eulalie déclina poliment, le sourire aux lèvres.

Des pas se firent entendre dans le corridor. Charles arrivait. Barbe grise et petites lunettes, il était contremaître à la distillerie. Une personnalité très calme qui contrastait avec le caractère enthousiaste d'Eula-